



HAL
open science

Ovide et la géologie

François Ellenberger

► **To cite this version:**

François Ellenberger. Ovide et la géologie. Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie, 1991, 3ème série (tome 5), pp.17-24. <hal-00941734>

HAL Id: hal-00941734

<https://hal.science/hal-00941734v1>

Submitted on 4 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

TRAVAUX DU COMITÉ FRANÇAIS D'HISTOIRE DE LA GÉOLOGIE - Troisième série - T.V (1991)

François ELLENBERGER Ovide et la géologie.

COMITÉ FRANÇAIS D'HISTOIRE DE LA GÉOLOGIE (COFRHIGEO) (séance du 27 février 1991)

Le poète latin Ovide (43 av. J.-C.-17 ap. J.-C.) est avant tout connu pour avoir célébré l'amour (*L'Art d'Aimer*, etc.), et brossé une riche fresque de toute la mythologie gréco-romaine (*Les Métamorphoses*). Ses oeuvres d'un style aimable n'ont pas cessé d'être lues depuis l'Antiquité, et souvent données à lire (au moins en extraits) aux jeunes apprentis latinistes, bien que fort éloignées de la morale et de la dogmatique chrétiennes.

On s'explique, dans ces conditions, l'énorme influence que n'ont pas manqué d'exercer les quelques passages de caractère géologique insérés curieusement dans *Les Métamorphoses*, tranchant par leur sérieux sur toute la charmante galerie des aventures et mésaventures, souvent galantes, des dieux, demi-dieux et héros divers. Le ton de ces développements-là est volontiers didactique, voire "prophétique", avec parfois des accents inspirés, d'une grande élévation. Autant le reste se présentait comme purement romanesque, autant ici Ovide nous frappe par sa sincérité.

La Création du monde et le Déluge. Le livre I s'ouvre sur une évocation des débuts du Monde. A l'origine régnait le "chaos" indivis. Un dieu, "quel qu'il fût d'entre les Dieux", "sépare du ciel les terres, et de la terre les eaux", tandis que les éléments s'ordonnent selon leur nature autour de l'orbe immense terreux. Le dieu égalise ce dernier, y étend les mers, ordonne que les vents soufflent en la soulevant, et qu'elle soit circonscrite de rivages. Il ajoute les sources, les lacs, les fleuves dans leurs lits encaissés ; il ordonne aux plaines de s'étendre, aux vallées de s'abaisser, aux montagnes de se soulever, aux forêts de se couvrir de frondaisons. Le dieu partage la Terre en zones, en climats. Et le constructeur du monde (*mundi fabricator*) répartit l'air entre les vents variés.

Toute cette répartition étant achevée, pour qu'aucune région ne fût privée d'êtres vivants, les étoiles se mirent à bouillonner au ciel, en compagnie des Dieux. Les eaux firent place aux poissons, la terre reçut les bêtes sauvages, l'air les oiseaux. Mais il manquait encore un animal plus sacré, doté d'une plus haute intelligence, et qui puisse dominer sur tout le reste. L'Homme naquit, soit que le créateur (*opifex* = le Démiurge grec) de toutes choses, source du monde meilleur, l'ait formé d'une semence divine, soit que la terre ait encore conservé en elle des germes du ciel et que le fils de Japet (Prométhée) l'ait modelée à l'image des Dieux. Il a donné à l'Homme un visage redressé, contrairement aux animaux, voulant qu'il lève les yeux vers le ciel, et tourne son visage vers les astres. Ainsi la terre, d'abord brute et informe, revêtit, transformée, la figure toute nouvelle d'êtres humains.

Tout familier de la Bible aura noté combien ce texte d'Ovide comporte de similitudes avec les récits de la Genèse. Ce troublant parallélisme est gros de questions mal étudiées (à notre connaissance), et a naturellement conduit, dans les siècles passés, à supposer que les écrits "de Moïse" s'étaient diffusés jusque dans les peuples "païens". En tout cas, Ovide, qui a certainement lu Lucrèce, s'éloigne de lui en faisant du monde une création divine, et non le fruit des atomes et du hasard. Cette parenté est renforcée par le récit du Déluge qui va suivre un peu plus loin, après l'évocation des Quatre Ages. L'Age d'Or est dépeint comme une sorte de Paradis, où, tout comme dans Genèse I, les hommes se contentaient des fruits naturels de la terre spontanément féconde. Ni lois, ni sanctions, ni armes ; un éternel printemps. Avec l'âge d'argent, Jupiter prend le règne sur l'Univers, l'inégalité des saisons s'instaure, l'Homme s'abrite dans des grottes, des cabanes, et commence à labourer. L'âge du bronze voit apparaître une race guerrière. Mais c'est avec le fer que déferle le crime et la perfidie. La terre cesse d'être propriété commune, la guerre commence ses ravages.

A ce moment, les Géants (cf. Genèse 6, 2) voulurent escalader le ciel ; la terre imbibée de leur sang enfanta une race d'hommes impies et sanguinaires. "Le Père", Jupiter, convoque en conseil les Dieux dans son palais

céleste. Il leur déclare entre autres que sur l'orbe terrestre entier, il lui faut anéantir le genre humain. Il a tout tenté, mais la plaie est incurable. Descendu de l'Olympe sous forme humaine, ce qu'il a vu l'a épouventé (Ovide insère ici l'histoire de Lycaon, qui a voulu tuer le dieu). Les Dieux acquiescent mais se lamentent à l'idée de la Terre vide d'humains. Le Roi suprême promet une nouvelle race d'origine merveilleuse. Renonçant à tout détruire par le feu (= l'ekpyrosis des Stoïciens), Jupiter décide d'anéantir les mortels sous les eaux, des pluies torrentielles devant descendre du ciel entier. Il dit aussi aux fleuves de déployer leur violence, en ouvrant leurs demeures souterraines (cf. ici encore Genèse 7, 11-12). Bientôt la Terre ne fut plus qu'un océan sans rivages, où les flots battaient les sommets des montagnes. Tous les vivants périssent (la description d'Ovide est plus dramatique encore que celle de la Bible).

Seuls survivent Deucalion (fils de Prométhée) et sa compagne, tous deux d'une piété et d'une vertu exemplaire, montés sur une petite barque. Sur l'ordre des Dieux, les eaux se retirent. Tous deux recréent le genre humain en jetant derrière eux sur ordre divin "les ossements de leur grande mère" : en fait des pierres, os de la Terre. Quant aux animaux, la terre encore humide, échauffée par le soleil, les enfanta d'elle-même, y compris des monstres (ici, Ovide emprunte à Lucrèce). La suite embrase sur la mythologie grecque classique.

Le parallélisme avec les textes bibliques est ici encore frappant. Les Modernes ont les uns ici encore pensé à un emprunt indirect à "Moïse" ; d'autres étaient plutôt d'avis que ce Déluge de Deucalion était un cataclysme local, survenu en Grèce bien après le "Déluge universel" de Noé. De toutes façons, on était en droit d'y voir une confirmation éclatante de la réalité historique du Déluge. Qu'un auteur païen raconte en toute indépendance des histoires relatives aux origines de la Terre et de l'humanité (certes coulées dans un moule différent) tellement semblables à l'Histoire Sainte révélée, ne pouvait que renforcer l'adhésion à la véracité littérale des Ecritures. Que la suite du texte ne soit qu'un tissu de fables n'importait guère, puisque, fort probablement Ovide, en tout cas son contemporain Cicéron, les considéraient effectivement comme telles.

Le livre XV et les métamorphoses géologiques. Les vers 60 à 478, soit plus de la moitié du Livre Quinze, par lequel s'achèvent Les Métamorphoses, s'éloignent tellement par leurs thèmes et leur ton du reste de l'ouvrage, qu'on pourrait d'abord penser qu'il s'agit d'une addition postérieure mise sous le nom d'Ovide : et cela d'autant plus que les plus anciens manuscrits, datant du Moyen-Age, ne comportent pas ce livre XV. Heureusement, Sénèque, dans ses Questions naturelles (III, XX, 3), cite littéralement, en nommant l'auteur, des vers de ce livre XV, qui avait évidemment de quoi inquiéter les pieux moines copistes.

En effet, d'une façon inattendue, Ovide donne soudain la parole à Pythagore et le fait parler comme un prophète et un savant hors du commun, qui par son labeur, a pénétré tous les secrets de l'Univers et s'est élevé jusqu'aux dieux. Or, le message central, pressant, adressé aux hommes, est de rigoureusement s'abstenir de toute nourriture carnée, en vertu de la foi ardente en la doctrine de la métempsychose ou transmigration des âmes, qui à la mort, se réincarnent aussi bien dans des corps humains qu'animaux. Ici, la métamorphose quitte le terrain, romancé de la mythologie, pour devenir la clef même de la destinée.

On a là toute une suite de très beaux vers, et je me suis efforcé de transcrire en vers français quelques passages parmi les plus émouvants dans leur solennité (vers 143-155, 176-187, 201-213, 254-258), et de caractère général. Il n'est pas impossible qu'Ovide ait été personnellement admis comme initié dans la secte pythagoricienne, où il aurait trouvé des textes rituels grecs qu'il insère dans son grand poème. Mais la métempsychose n'est pas le seul aspect de l'universelle métamorphose. Il prend au sérieux *Icpanta rhei* du vieil Heraclite, qu'il traduit par *cuncta fluunt* : tout flue, tout s'écroule, rien ne s'anéantit, mais tout change de forme dans l'univers.

A partir du vers 262, l'auteur aborde les mutations du visage de la Terre elle-même. Les huit premiers, que je donne ci-après, traduits avec un soin extrême, résument en peu de mots un pan essentiel de la meilleure géologie antique. On y retrouve, condensée et amplifiée, la vision léguée par Aristote dans ses *Météorologiques* de la permutation des terres et des mers avec le temps, ainsi que des lieux secs et arides. Comme on le dit plus loin, ces quelques vers ont eu une énorme résonance chez les Modernes.

La suite (vers 270-355), de ton plus prosaïque, répercute un stock assez banal de faits et allégations sur les séismes, les pertes de rivières, eaux pétrifiantes, volcans, engloutissements de villes, etc., non sans affabulations. Puis Ovide passe à une zoologie pour nous peu sérieuse où figure même le Phénix.

On voit donc que ce livre XV est très inégal, et met sans doute bout à bout des emprunts hétérogènes, diversement assumés. Pour l'Histoire de la Géologie, il est néanmoins d'importance capitale par ses quelques passages cruciaux.

Voici d'abord les plus émouvantes exhortations du "prophète" :

Puisqu'un Dieu vient mouvoir mes lèvres frémissantes,
Qu'il anime à son gré ma bouche obéissante !
Que le souffle delphique s'exhale de mon âme !
Libère-toi, divine flamme,
En oracles sacrés !

Mon chant dévoilera les immenses mystères
Que jamais ne purent percer
Les plus savants d'entre nos pères.
Vers les astres, très haut, je me suis élevé,
Loin du bas-monde inerte, en la nue enlevé,
Porté sur les épaules du géant séculaire,
Je contemple bien loin les humains sur la Terre.
Malheureux insensés, de ça, de là errants,
La terreur de mourir les affole, tremblants.
Je veux les exhorter, Je veux les consoler,
En leur montrant, déroulée,
La suite de nos destinées.
O! genre humain, vous que foudroie la peur
Glaciale du trépas, quittez votre douleur.
Vos craintes n'ont aucun fondement,
La mort n'est rien qu'un changement,
Les ténèbres du Styx ne sont qu'une fiction,
Tous ces périls futurs n'étaient que de vains noms...

Je me laisse emporter sur le vaste océan,
Et je livre, gonflée, ma voile aux puissants vents.
Je dois chanter mes vers : *
Apprenez donc enfin qu'il n'est dans l'Univers
Rien qui dure longtemps.
Tout flue, simulacre mouvant
Sans arrêt, sans repos,
Le flot pousse le flot.
Comme un fleuve s'écoulent les lentes durées,
Chaque heure qui survient par une autre est pressée.
Ce qui était n'est plus, chaque instant est naissance,
Tout est toujours nouveau, venant à l'existence.
Voyez comment la nuit, ayant rempli son cours
S'efforce à la lumière, donnant le glorieux jour...

L'enfantelet Printemps tout de sucs et de fleurs,
Redonne l'espérance au vaillant laboureur.
L'année adolescente devient l'Eté ardent.**
L'Automne tempéré est déjà déclinant.
L'affreux Hiver chenu n'est qu'un vieillard éteint.
Nos propres corps aussi souffrent d'un tel destin...
Rien ne périt vraiment dans l'Univers entier

- O! croyez-moi enfin ! - mais tout change d'aspect.
Ce qu'on appelle naître, n'est jamais que revivre
Une vie, dont enfin le trépas nous délivre.
La partie se disperse et migre à tous les vents,
Mais la somme à jamais forme un total constant.

(* Vers ajouté ** Abrégé)

Voici maintenant les vers 259-269, si riches dans leur concision exemplaire, en même temps que d'une belle facture poétique ; j'ai essayé de redonner un peu de celle-ci en français, tout en veillant jalousement à rester fidèle au sens des vocables : exercice passionnant mais de longue haleine.

Rien ne conserve au long des âges
Un unique et constant visage.
Les siècles d'or se sont enfuis,
C'est le fer qui règne aujourd'hui.
Les lieux aussi, au cours du temps,
Souffrent d'immenses changements.
La mer, la mer, devant mes yeux,
Où fut le continent rocheux !
Et d'autres terres ont vu le jour,
Du sein du liquide séjour !
Pourquoi, gisants, ces coquillages
Loin de l'océan sans rivage ?
Et cette vieille ancre trouvée
Sur les sommets, abandonnée ?
Sous la morsure des torrents
La gorge a remplacé les champs.
Le mont délavé sans repos
S'en est allé au creux des flots.
Ce qui fut un terroir humide
S'est desséché en sable aride ;
Les lieux brûlés de soif ardente
Croupissent sous les eaux stagnantes.

Il y aurait bien des commentaires à faire sur ce texte. Sans nul doute il est la synthèse de diverses sources surtout grecques. A la différence de Plin, certains auteurs grecs ou romains excellaient dans cet art de la condensation, tel par exemple Sénèque ou [Strabon](#).

Ovide fait dire à Pythagore de façon emphatique : "Vidi ego"... (Moi qui vous parle, j'ai vu de mes yeux ...) une mer là où avait existé la terre la plus ferme, et, réciproquement, des terres qui s'étaient faites à la place de l'étendue marine : le poète, en fait, généralise une notion qui n'avait guère reçu que des confirmations locales (atterrissements de deltas, submersions restreintes historiques). Et c'est ce que cette affirmation a précisément de général, qui à partir du XVI^e siècle confortera les partisans de vastes permutations des terres et des mers, lentes ou brutales, régionales ou mondiales. Cela contre la thèse, seule considérée comme scripturairement orthodoxe, de la fixité intangible des rivages, ordonnée par Dieu lui-même.

Un autre vers marquant est le fameux : "*Et procul a pelago conchae iacuere marinae*" : ces coquilles marines gisant loin des rivages en pleine terre. Le célèbre géographe [Eratosthène](#) avait dû faire largement connaître les abondantes coquilles fossiles de l'oasis d'Ammon en Lybie (s.lat.), aujourd'hui Siwah, ce que [Strabon](#) répercutera. Et déjà Hérodote avait vu des fossiles en Egypte, pour lui preuve d'une ancienne extension de la mer dans un golfe comblé par le Nil. Rien de nouveau donc dans ces quelques mots d'Ovide, sauf que le contexte semble bien expliquer la présence de ces coquilles (subfossiles) à la lumière des vastes déplacements alternatifs des mers : ce qu'aucun autre auteur antique conservé n'expose. Quant à la vieille ancre trouvée sur le sommet des montagnes, elle fera fortune, et jusqu'en plein XVIII^e siècle, on fera encore état de prétendus navires ou agrès fossiles, chose toute naturelle tant que l'homme était considéré comme congénital du reste de la Création.

Les auteurs modernes qui se sont référés à Ovide (j'en ai recensé plus de trente, depuis Thémon au XIV^e siècle, jusqu'à Gosselet en 1895 et même Preston Cloud en 1970) ont plus rarement cité les deux vers (266-267) relatifs à l'érosion. Pour des raisons qui nous échappent, les Anciens ont très peu abordé ce problème. Ces simples mots "*Quod fuit campus, vallem decursus aquarum fecit*" : la plaine transformée en vallée par les eaux sauvages, seront magnifiquement développés au XVI^e siècle par [Agricola](#) (mais il ne cite pas Ovide). Quant à "*Et eluvie mons est deductus in aequor*", c'est toute la vision grandiose du "délavement" qui, peu à peu, transporte dans la mer la matière même des reliefs montagneux. Donc, nécessairement, par l'action d'un processus quotidien au cours d'immenses durées. Polybe, reprenant probablement un texte de Straton de Lampsaque, expose fort clairement comment l'intégration de processus mineurs aboutit à des résultats considérables, dès le moment où on ne fixe aucune limite au temps. C'est le comblement des mers fermées qui était en jeu, sans référence à l'érosion nourricière des apports. Nul auteur ancien conservé n'a couplé les deux processus.

En résumé, il est peu de textes antiques qui aient autant retenu l'attention des siècles où s'est constituée la géologie moderne, que ces mots exemplairement concis du poète Ovide. Cette perpétuelle métamorphose du

visage de la Terre n'est-elle pas déjà le "*No vestige of a beginning, - no prospect of an end*" de [James Hutton](#) ? Ce n'est pas la vision des grands cycles stoïciens allant d'une catastrophe à la suivante. Ce n'est pas non plus le temps linéaire orienté de l'historicisme chrétien, mais plutôt déjà le "*steady state*" lyellien. A un moment où Aristote et ses oeuvres étaient presque oubliées, Ovide en a résumé un volet géologique essentiel.

La "tumeur" de Trézène. On l'a dit, les pages suivantes du Livre XV sont de bien moindre intérêt. On peut cependant signaler un passage (vers 296-306) qui a été influent ultérieurement en tant que justification des soulèvements du sol par l'action de forces d'expansion souterraines : et Ovide est plus clair à ce sujet que Strabon. Je traduis ce passage en prose, car il n'est guère lyrique.

"Non loin de Trézène de Pitthée, il est une butte escarpée, sans arbres : autrefois, campagne tout-à-fait plane, aujourd'hui tertre. Selon une relation qui fait frémir, la force sauvage des vents souterrains, prisonnière de cavernes aveugles, voulait s'exhaler, et luttait en vain pour s'échapper à l'air libre, car il n'y avait aucune fissure dans toute sa prison, praticable aux *flatus* (= gaz, souffles, vapeurs). (La force) gonfla donc le sol sus-jacent, comme le souffle de la bouche distend une vessie ou les dépouilles des boucs cornus (= outres). Cette tumeur (*tumor*) a subsisté en ce lieu, durcie par le temps, et se présente comme une haute colline".

Cette idée de soulèvement du sol par des vapeurs souterraines a été à plusieurs reprises esquissée par divers auteurs. [Albert le Grand](#) paraît la répercuter d'après des sources arabes. Au XVIII^{ème} siècle, on voit notamment F. Colonne (1734), Boulanger (1753), Needham (1769) et De Genssane (1776) reprendre l'idée et le terme même de "tumeurs". Le vieil Ovide en quelques mots a peut-être en la matière été aussi influent que l'invention de la machine à vapeur, dans l'élaboration des théories orogéniques basées sur les forces expansives souterraines.

Les Gréco-Romains distinguaient mal les processus réellement volcaniques des phénomènes purement séismiques si fréquents tant en Grèce qu'en Italie. Trézène est située en Argolide (angle NE du Péloponnèse), loin de tout foyer volcanique actif. Il est assez probable que la genèse de cette butte, dont l'auteur emprunte évidemment le récit à un géographe ou historien à déterminer, relève d'un accident ancien ([Humboldt](#) en 1826, citant Ovide, parle d'un cône trachytique). On aurait supposé que ce tertre était né au cours de l'un des séismes dévastateurs qui ont ravagé la Grèce méridionale. Pour nous, la réalité géologique compte beaucoup moins que l'impact ultérieur chez les Modernes de telles relations, longtemps prises très au sérieux.

Conclusions. L'objet principal de la présente note était de mieux faire connaître en traduction (ou en résumé) quelques textes fort remarquables insérés dans l'oeuvre d'un poète latin réputé léger. Il est déconcertant de les découvrir comme perdus au milieu de ce qui a été le principal bréviaire de la mythologie grecque, pour l'inépuisable divertissement de toutes les générations successives. La vie d'Ovide, si tristement terminée en exil, doit évidemment contenir des zones de mystère. Les Romains, devenus élèves des Grecs, ont fait de la science mais jamais à plein temps. Tous avaient d'autres activités, prioritaires. Pline et Sénèque ont exercé l'un et l'autre d'importantes fonctions publiques, et pour le second, littéraires (théâtre). Lucrèce et Ovide étaient avant tout des poètes ; le premier se sent investi d'une haute mission : prêcher la doctrine consolatrice d'Epicure, en dissipant la crainte des Dieux et des grands phénomènes naturels. Ovide, brusquement sérieux, prêche lui aussi une doctrine susceptible d'apporter la paix intérieure : mais tout à fait différente de celle, alors dominante, des Stoïciens, puisqu'elle se base sur la transmigration des âmes. Car n'oublions pas que pour eux tous, le but suprême n'était pas la pure connaissance, mais la Sagesse. Le XVIII^{ème} siècle déiste retrouvera ce besoin, comme un [James Hutton](#), l'écrit expressément. Et c'est là l'une des raisons du puissant renouveau d'alors de l'intérêt pour les textes antiques.

Peut-être aurions-nous quelque avantage, nous aussi, à les lire et méditer - non certes pour la science balbutiante de ces lointains prédécesseurs, mais tout simplement pour rencontrer des hommes, des frères, voyageurs et passagers comme nous sur cette Terre toujours changeante.

Compléments.

1)- Les sources d'Ovide éclairées par [Cuvier](#). Nous trouvons dans le *Discours sur les révolutions de la surface du globe* (p.170-185 dans la 6^{ème} édition, 1830), une étude bien documentée sur les traditions gréco-romaines concernant le déluge de Deucalion (et celui d'Ogygès). Cuvier tenait énormément à l'historicité du grand cataclysme biblique, et soutient que les auteurs antiques ne font qu'en rapporter le souvenir déformé. Il ressort en tout cas de cette analyse qu'Ovide avait à sa disposition de multiples sources, non directement juïques :

Pindare, dit-il (début du Vème siècle avant J.-C), fait aborder Deucalion sur le mont Parnasse, et recréer son peuple avec des pierres. - Apollodore de Pergame (ca. 104-22 av. J.-C), établi à Rome, donne au déluge de Deucalion toute sa grandeur ; Deucalion est le fils de Prométhée, le fabricant de l'homme, et crée de nouveau le genre humain avec des pierres ; son moyen de salut est un coffre. - Les auteurs ultérieurs se rapprochent encore plus du récit biblique (ce qui va dans le sens d'une osmose répétée). - Plutarque (né en 50 ap. J.-C.) mentionne des colombes pour déterminer si les eaux se sont retirées. - Lucien (env. 120-200 ap. J.-C.) embarquera des animaux avec Deucalion.

2)- Voltaire et Ovide. Dans les *Elémens de la philosophie de Newton*, édit. de 1738 (et 1741 ; supprimé en 1748) chap. XI (in Oeuvres complètes, 1879, t.22, p.551), Voltaire affirme que les eaux ont successivement couvert et découvert les terres. Il rappelle les vers qu'Ovide met dans la bouche de Pythagore et cite les vers 259-268 (en sautant celui relatif à l'ancre), puis ajoute :

On peut rendre ainsi le sens de ces vers :

"Le Temps qui donne à tout le mouvement et l'être,
Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait renaître,
Change tout dans les cieux, sur la terre et dans l'air ;
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer ;
Flore embellit des champs l'aridité sauvage ;
La mer change son lit, son flux et son rivage ;
Le limon qui nous porte est né du sein des eaux ;
Le Caucase est semé du débris des vaisseaux ;
Bientôt la main du Temps aplanit les montagnes,
Il creuse les vallons, il étend les campagnes ;
Tandis que l'Eternel, le souverain des temps,
Est seul inébranlable en ces grands changements".

Admettons que ces vers soient fort beaux, mais ils sont en tout cas bien peu fidèles au texte. - Marguerite Carozzi (*Voltaire's Attitude toward Geology*, Genève 1983, p.92) remarque notamment que la nature est supplantée ici par "l'Eternel", et qu'à la place des coquilles gisant loin des rivages, Voltaire ne parle que d'un simple "limon". Il acceptait le lent déplacement des mers, mais n'était pas à l'aise avec les fossiles, ceux notamment des montagnes étant invoqués par certains comme preuve du Déluge biblique, dont l'idée lui faisait horreur (cf. article Inondation dans le *Dictionnaire philosophique*).

A lire : Ovide, *Les Métamorphoses*, édition Les Belles-Lettres, Paris, 1972. - F. Ellenberger, *Histoire de la Géologie*, tome I, édit. Lavoisier TecDoc, Paris, 1988.